

La Chiromancienne De Wall Street : Suite II

J'avais fait mes plans pour retourner à Miami.

Six mois.

Assez de temps pour me reposer, perfectionner mon espagnol, et étudier de près les femmes cubaines.

Elles avaient toujours été ma proie préférée.

Je suis entré dans un supermarché, et le destin est arrivé avant le chariot.

Une femme est apparue devant moi.

Cubaine.

Je l'ai reconnue instantanément. Elle m'a reconnu. Elle m'a fixé pendant quelques secondes. Puis elle a dit :

« Qu'est-ce que tu fous ici ? »

« Je fais mes courses. »

« Non. Je veux dire, sur Terre. Tu ne devrais pas déjà être en enfer ? »

Je l'ai complimentée sur son anglais. Impeccable. Les meilleures femmes réussissent toujours à être deux personnes à la fois : douces quand elles veulent des informations, impitoyables une fois qu'elles les ont obtenues.

Elle m'a demandé comment j'allais. Comment était ma santé. Comment j'étais encore en vie. Où était ma femme. Et, surtout : « Comment as-tu réussi à rester jeune et à battre le diable lui-même ? »

Je lui ai dit que j'avais un bus à prendre. C'était vrai. Je n'ai pas dit pour où. J'ai dit au revoir et j'ai disparu.

. . .

De retour chez moi, je me suis endormi instantanément.

Dans le rêve, j'ai vu quelqu'un monter les escaliers de ma maison en Italie. Je le connaissais. Ou peut-être pas. Puis ça m'a frappé. C'était lui. L'Indien de Cincinnati. Celui au billet d'un dollar signé.

Il a atteint la dernière marche. M'a serré dans ses bras. A souri avec ce flegme britannique que certains Indiens portent mieux que les Britanniques eux-mêmes. Puis il m'a regardé, sérieux.

« Frega, s'il te plaît — où sont les toilettes ? »

Je me suis réveillé en sursaut. Je suis parti chercher la porte des toilettes. Puis j'ai réalisé que j'étais encore dans le rêve.

Je me suis retourné. Le fauteuil rouge était occupé. Lui, encore. Le fantôme de Boston. Riant.

« Je savais que tu n'avais pas peur. Tu es un homme qui a des couilles. »

Puis il a pointé du doigt quelqu'un à côté de lui. « Regarde qui j'ai amené. »

. . .

Une femme grande. Élégante. Américaine. La quarantaine. La posture d'une cadre. Le regard de quelqu'un qui signe les documents qui mettent fin à la vie des autres.

Elle m'a tendu la main. « Copyright Office. Washington D.C. »

J'ai hoché la tête. « Sacrée promotion. Comment t'es-tu retrouvée ici ? »

« J'ai reçu un e-mail de toi. »

« Et alors ? »

« Je l'ai lu. »

« Et alors ? »

« Mon cœur n'a pas tenu le coup. »

Le fantôme a éclaté de rire. Pas moi.

« Je suis désolé. »

« Ne le sois pas. »

« Non, sérieusement. »

« Non, sérieusement — moi aussi. »

. . .

Elle s'est assise. A étudié la pièce. M'a étudié. Puis a dit :

« Tu es l'homme que j'ai attendu toute ma vie. »

« Ça semble être un système compliqué pour rencontrer quelqu'un. »

« C'était le mieux que j'aie pu trouver. »

« Non. Crois-moi. Ce n'était pas le mieux. »

Elle est restée silencieuse un moment. Puis je lui ai posé la seule question qui comptait.

« Avant le Copyright Office — où travaillais-tu ? »

« Une multinationale américaine. Les détergents. »

« Comment c'était ? »

« Pour atteindre les objectifs, il faut mourir. »

« C'est-à-dire ? »

« Littéralement. Ils te font travailler jusqu'à ce que tu craques. »

. . .

Je suis resté silencieux. Puis j'ai souri.

« Je suis désolé, ma belle. »

« Pourquoi ? »

« Tu as choisi la mauvaise dimension. »

« Pardon ? »

« Dans la vie, c'est toujours — seulement — une question de style. »

J'ai pointé la fenêtre. La Terre était encore là. Confuse. Bruyante. Pleine de problèmes.

« J'écoute tout le monde. »

« Même les fantômes ? »

« Surtout eux. »

« Alors pourquoi ne viens-tu pas avec nous ? »

« Parce qu'il me reste encore quelque chose à finir ici-bas. »

Le fantôme de Boston a hoché la tête. La cadre a baissé les yeux. Elle avait l'air déçue.

. . .

Je me suis levé. J'ai marché vers la porte. Puis je me suis retourné.

« Au fait — »

« Quoi ? »

« Je suis dans les détergents aussi, figure-toi. »

« Et alors ? »

« Mais je n’attends la mort de personne pour atteindre mes objectifs. »

Le fantôme a hurlé de rire. Elle a souri — pour la première fois.

Quand j’ai rouvert les yeux, j’étais seul. Plus personne dans la pièce. Pas de fantômes. Pas de cadres. Pas d’Indiens à la recherche de toilettes.

Juste le fauteuil rouge. Qui m’observait encore. Comme s’il savait déjà qui viendrait la nuit suivante.

Ferdinando Frega

Ferdinando Frega — gillettenarrative.com